

Michel Van Steenberge

Surcouf le dernier voyage



Sur la petite jetée faisant partie de l'histoire du port de Cherbourg. Dans la froidure matinale de ce mardi 19 février 2002, une étrange cérémonie se déroule devant un petit monument de granit supportant une grande plaque de bronze verdi par les années. À deux pas des eaux froides de la Manche, il se dresse fièrement. Soixante années sont déjà passées, l'indifférence est de mise, peu de personnes s'intéressent au pourquoi de sa présence.

Dans cette magnifique et verdoyante région, le temps est triste, cela n'émeut pas les habitants, il est habituel en cette saison. Un crachin venant du large semble pourtant vouloir pénétrer les corps des deux hommes immobiles. Ces vénérables vieillards paraissent perdus sur ce quai de granit humide et glissant. Ils sont comme deux ombres voûtées porteuses d'étranges coiffes. Sur leurs têtes aux tempes grisonnantes sont posés de très vieux bachis aux pompons rouges défraîchis. Une personne observatrice aurait trouvé étrange l'inscription portée sur leurs bandeaux. Ces derniers ayant connus de meilleurs jours portent des lettres d'or usées, elles forment le nom d'un bâtiment disparu à jamais : « SOUS-MARIN SURCOUF ».

Qui sont-ils ?

Derrière eux, une étrange délégation comprenant des représentants de l'Amirauté et quelques membres de leurs familles les regarde avec émotion. Un quart d'heure plus tôt, provenant d'une église lointaine, une volée de cloches avait sonné les sept heures. Sous les ordres d'un premier-maître présentant son sabre avec des gestes martiaux, une délégation de quatre marins provenant de la très moderne frégate furtive « Surcouf » venait de déposer au pied du petit monument une couronne de fleurs aux couleurs de la Nation. Sur le bandeau, une phrase sobre disait : « à la mémoire de nos illustres disparus ».

Dès que la petite section musicale issue du Bagad de Lann-Bihoué entama la sonnerie aux morts, l'assemblée fut saisie de frissons. Comme pour signifier son exaspération devant tant de tapage, une mouette rieuse passant en rase-motte cria. Le magnifique oiseau se coulant dans l'air fit un cercle comme pour s'imprégner de l'étrange spectacle. Puis, d'un battement d'ailes furieux, il monta vers les cieux encore sombres. Des regards le suivirent alors qu'il se laissait glisser vers le large où il disparut.

Les deux hommes dans un ensemble parfait se redressent, d'un geste presque maladroit, ils portent leurs mains droites tremblantes vers le bord de leur coiffe tout en fixant de leurs yeux humides la plaque de bronze et sa liste macabre. Ensemble, de leurs voix chevrotantes, ils égrènent 128 des 130 noms gravés à jamais dans le précieux métal. Puis sans un regard vers leurs accompagnateurs, dans une complicité fraternelle et éternelle, ils se tournent vers la mer agitée. Le spectacle donné par les flots verts et gris semblent les surprendre. Venu du large, le vent

chargé d'humidité paraît vouloir les accompagner dans leur tristesse. Des rafales porteuses d'odeur d'iode et de sel les transpercent jusqu'au plus profond de leurs âmes. Personne ne peut apercevoir les larmes qui s'échappent des yeux endurcis de ces vieux combattants.

Immobiles, ils ont une pensée particulière pour chacun de ces hommes courageux qui il y a 60 ans dans la première heure de cette journée du 19 février 1942 avec le sous-marin Surcouf disparurent au nord du canal de Panama dans les eaux froides de l'océan Atlantique. Eux savent, mais leur histoire restera un secret de la défense nationale, ainsi en avait-on décidé au Ministère des Armées.

Ils se souviennent...

Sous les ordres du capitaine de frégate Louis BLAISON, ils portaient tous en eux l'amour pour la liberté et pour leur pays.

De la transcription officielle de leur disparition : abordage accidentel par le cargo américain Thomson Lykes ou de celle qui gênait les autorités et suggérait une méprise entraînant la destruction du merveilleux bâtiment par un hydravion PBY-Catalina de patrouille anti-sous-marine, plus personne n'en parle.

Cette histoire qui vous est contée n'est pas la leur, mais elle vous rappellera que nombreux furent ceux qui au nom de la liberté chérie donnèrent leurs larmes, leurs sangs, leurs vies pour que le monde soit meilleur.

Pour ne jamais les oublier...

Mes souvenirs

Peu d'entre nous avaient réellement choisi de devenir sous-mariniers.

Pour moi, Paul KIDU, le choix de m'engager dans les rangs de « *La Royale* », cette marine militaire porteuse d'espérance de voyages merveilleux, avait été naturel. Je suis né sous les remparts de Saint-Malo, les pieds dans l'eau froide de cette Bretagne du Nord. Les vieilles pierres qui avaient subi le temps, le vent et les eaux étaient encore solides. Elles se dressent fièrement et semblent imprégnées par les esprits de nos ancêtres corsaires. Ce magnifique paysage et cette mer aux colères magnifiques ont bercé toute mon enfance.

Puis, un détail avait son importance : la tenue plaisait aux dames. Dans tous les ports, nous faisons des ravages avec nos pompons rouges. Nous leur portions chance, disaient-elles...

On en profitait goulûment !

J'avais quitté sans regret les jours sans fin, passés à bord de la vieille barcasse familiale. Parfois, fermant les yeux, j'entends encore son moteur fatigué et toussotant. Je vois encore les mains calleuses de mon père jetant par-dessus bord les filets servant à

nourrir toute la famille. Ces années passées sur des eaux pas toujours accueillantes avaient forgé mon caractère.

Mes débuts militaires avaient été difficiles. Moi qui rêvais d'espace et de grands larges, me retrouver à bord du sous-marin nommé « le Victor Réveillé » n'avaient pas été très réjouissant. Dans ce dernier, cédé au titre des dommages de guerre subis en 14-18, nous trouvions de nombreuses traces de son passé. Sur un grand nombre de vannes, les panonceaux d'indication de fonctionnement portaient toujours des inscriptions gutturales. Cet ancien fleuron de la marine impériale allemande était loin d'offrir une vie idyllique.

À son bord, les missions étaient routinières, notre coque de noix vieillissante servait exclusivement aux mouillages de mines.

Je fis partie de son équipage pendant dix-huit mois. Cela me laissa le temps de m'habituer à cette vie étrange et pleine de promiscuité. Un passage au grade supérieur me fit changer d'affectation. Je fus heureux de quitter ce tas de ferraille pour un poste d'armurier torpilleur sur « L'Arétuse 2 ».

Beaucoup de nos chefs venant de bâtiments de surface subissaient comme nous la peur. Les systèmes des ballasts capricieux ne nous permettaient pas toujours de retrouver rapidement l'assiette (*le niveau*). La remontée à l'air libre se montrait alors difficile et périlleuse.

Mon engagement de sept années était sur le point de se terminer. C'est alors qu'à nos frontières, le bruit des bottes allemandes se fit entendre.

Dans nos sous-marins, nous pensions ne jamais avoir l'occasion de rencontrer, même une seule fois, un uniforme vert de gris. Nous étions tous persuadés que la « ligne Maginot » serait un rempart indestructible, nous fêtions déjà la victoire.

Combien nous nous trompions !

Mai 1940 ne fut pas un bon souvenir...

Avec une rapidité qui laissa à peine le temps, à nos maréchaux et généraux de finir leurs petits fours. Ils foulèrent le sol de notre patrie.

La grande débâcle commençait...

Pétain, le grand maréchal, au 17 juin réclamait la fin des combats.

J'avais été débarqué dans l'attente de ma démobilisation. Ce que nous entendions autour de nous était affolant. Je ne voulais pas finir dans ces colonnes de prisonniers qui à pied se dirigeaient vers l'Allemagne.

Avec Jean LEFLOCHE, un bon camarade, nous désertâmes. Balluchons sur le dos on partit pour un long périple nous conduisant en Espagne. Après quelques mois de clandestinité, nous avons souhaité rejoindre en Angleterre des compatriotes. Certains de ces futurs camarades avaient déjà connu l'enfer, ils avaient embarqué à Dunkerque sous les bombes des avions porteurs de croix gammées.

L'Angleterre ce pays au peuple à la mentalité bien trempée avait vu arriver un certain De Gaulle, un jeune général prônant la France libre :

Ses actes et ses paroles nous avaient redonné espoir. Chaque jour, nous étions rejoints par de très nombreux déserteurs, tous avaient quitté sans regret

cette armée nationale dont certains chefs collaboraient avec nos envahisseurs.

Avec nostalgie, je me souviens encore de cette traversée épique qui nous porta au pays d'Albion. Nous étions une bonne quinzaine de toutes les armes à être regroupés et cachés dans une vieille cahute appartenant à un homme merveilleux. Ce héros de l'ombre prenait des risques considérables en gérant sa filière d'évasion.

Nous attendions notre heure...

L'appel poignant du 18 juin nous avait tous incités à rejoindre cette terre de liberté et ses falaises faisant face à notre beau pays. Après un mois d'attente, évitant les contrôles de la police franquiste, c'est par une nuit très sombre que nous quittèrent les côtes espagnoles à bord d'un vieux cargo rouillé. Le voyage dans cette épave flottante fatiguée jusque dans ses plus importantes structures se fit tous feux éteints. Les bruits du métal craquant à chaque vague étaient un véritable cauchemar. Malgré nos doutes, nous arrivâmes à bon port. Maintenant, je peux bien le reconnaître, jamais je n'avais autant prié.

Je m'attendais à être reçu en héros. Je ne compris pas tout de suite ce qui m'arrivait, comme mes camarades je dus subir de longs et terribles interrogatoires. Nos amis n'avaient rien de flegmatique quand ils recherchaient dans nos rangs les éventuels espions allemands. Puis vint le jour qui fit de nous des soldats. Des paquetages contenant des uniformes anglais tout neufs nous furent distribués. Comment oublier ce crachin qui nous arrosait copieusement ?

– *Beau temps anglais, tu ne trouves pas Paul ?*
Susurra mon ami se trouvant à mes côtés.

Après une courte formation, je devais appareiller sur un cargo comme mitrailleur. Les élus ne pouvaient ignorer que ces affectations étaient dangereuses. Mais, il fallait des bras pour tenir des armes qui semblaient bien désuètes en face des forces ennemies. Il fallait à tout prix que puisse continuer la noria des cargos et pétroliers chargés de soutenir et de ravitailler les troupes.

La première fois que je vis l'un de ces bâtiments, je crus défaillir. Jean qui lui aussi avait reçu la même formation me dit :

– *Paul, cette fois on est fichus.*

– *Tant qu'il y a de la vie...*

– *Ne me parle pas d'espoir, tu as vu ces coques, je me demande comment elles tiennent déjà sur l'eau, alors si en plus les nazis s'en mêlent...*

Il avait raison, ces bateaux souvent vieux, lents et peu armés subissaient de très lourdes pertes. Leurs équipages courageux rejoignaient dans la douleur et les cris les fonds froids et silencieux des océans. Nombreux furent victimes des U-Boot ou des avions de la Luftwaffe. Les nazis étaient les véritables fléaux des eaux et du ciel. Je pensais à cet instant que mon destin serait de mourir dans une gigantesque explosion ou pire dans les flammes infernales d'un pétrolier en perdition.

Pour Jean et moi, la providence vint à notre secours. Les Anglais venaient de faire cadeau au grand général d'un étrange sous-marin, il leur fallait trouver rapidement un équipage. Notre nouvelle affectation dont nous ne savions pas encore le nom

était toujours en carénage, toutefois sa mise en service sous les couleurs de la France libre était urgente, notre présence militaire sur tous les fronts avait été décidée. Le Surcouf était arrivé de Brest sous les ordres du capitaine de frégate MARTIN, il avait fui l'éventualité de naviguer sous pavillon de la Kriegsmarine. Malgré son état, travaux inachevés, sans la moindre pièce de rechange et incapable de plonger, il s'était réfugié en Angleterre dans les eaux grises du port de Plymouth.

La bête était énorme. Comme des enfants, Jean et moi restions admiratifs devant ce monstre des mers. Son passé avait été glorieux, il avait représenté nos intérêts nationaux aux Antilles et dans le golfe de Guinée. Avant la guerre, il était le but suprême pour les sous-marinières de « *La Royale* », nous étions nombreux à rêver d'y être affectés.

Je ne pouvais faire abstraction des actes commis le 3 juillet 1940, ils avaient apporté à son bord les premières souffrances humaines. L'amirauté anglaise par crainte de voir nos vaisseaux rejoindre la France de Vichy y avait fait couler le sang lors de l'opération « Catapult ». Cette dernière avait eu pour but de se saisir de tous les bâtiments français au mouillage dans leurs ports. La prise du Surcouf était entachée par la disparition de quatre hommes de valeur : un Français, l'ingénieur-mécanicien Yves DANIEL et trois Britanniques. L'un d'eux était le commandant du sous-marin « Thames ».

Je suis fier de servir à bord de cette belle machine : le Surcouf est le plus grand des submersibles de son époque.

Ce croiseur sous-marin, lancé le 18 novembre 1929 et armé le 16 avril 1934, est unique. Ce vaisseau de 3304 tonnes d'acier mesurant 110 mètres de long est une machine de guerre prodigieuse. À 80 mètres sous les eaux, il propulse en parfaite sécurité sa masse à une vitesse de 9 nœuds. En surface, ce véritable bolide pousser par ses moteurs diesel de 7600 chevaux atteint la vitesse honorable de 19 nœuds. Il est un outil de guerre efficace. Nous avons à bord de quoi porter des coups mortels à nos ennemis, deux canons de 203 mm, deux batteries antiaériennes de 37 mm à cadence rapide et nos torpilles lancées par douze tubes. Huit de 550 et quatre de 400 millimètres.

Nous avons aussi deux pilotes. À bord de leur hydravion, un Marcel Besson MB 411 embarqué baptisé « Le Pétrel », ces deux hommes ne font pas de la figuration. En pleine mer, ils sont nos yeux sur un très large périmètre. Leur appui pouvait devenir l'élément décisif pour gagner la bataille.

Adieux 1942

Le 18 février 1942, on navigue tous feux éteints. Sixièmes jours de mer dans le golfe du Mexique. 75 milles nautiques nous séparent désormais du canal de Panama. On doit rejoindre un convoi formé de plusieurs cargos et de deux pétroliers pour en assurer la protection. Malgré notre manque d'engouement nous savons tous que ces missions sont vitales pour poursuivre la guerre.

Cette nuit nous apporte enfin le calme, la forte houle subie toute la journée vient brusquement de cesser.

La nuit devrait être paisible. Un ciel nuageux dont l'épaisseur nous couvre est entrecoupé par des rayons lunaires. Les flots, sous cet éclairage furtif prennent d'étranges couleurs. La vie y est discrète, mais parfois l'apparition d'un dauphin faisant la course avec notre étrave arrache à ceux qui sont à la vigie un sourire. Ces visions fugaces et féériques les éloignent un instant des horreurs de la guerre. Que la mer peut être belle !

Les Bermudes et ses tripots me manquent. Les fêtes, l'alcool et les filles que l'on paye sont pour

nous les sous-marinières une façon de conjurer la peur. En noyant nos corps et nos esprits, nos beuveries permettent de ne pas penser au lendemain. Elles nous anesthésient le cerveau, elles nous font oublier les incertitudes de notre avenir et pour quelques instants les dangers qui nous attendent dans les profondeurs froides et noires de l'océan atlantique.

Nous en sommes déjà à notre trente-sixième mission sous pavillon F.N.F.L (Forces navales de la France Libre). Nous l'avons copieusement arrosée. Un bon nombre d'entre nous avaient été ramenés à bord par les MP : ces gaillards de la police militaire américaine, avec leurs matraques taillées dans la matière la plus dure, étaient loin d'être de joyeux lurons. Tout en nous assénant quelques plaies et bosses, ils nous ramenaient à bord en nous jetant sur la coupée. Pas question de rater l'embarquement !

La pleine mer nous aimons y être et pourtant la navigation n'est pas de loisir. En surface, les roulis troublent notre équilibre. Le ronronnement incessant des moteurs gêne les premiers sommeils. Mais le pire ce sont les relents de vinasse qui dans les premiers jours avec les odeurs de fioul et de cambouis forment une véritable agression olfactive.

Il faut au minimum trois jours pour que nos organismes reprennent le rythme. Une fois imprégnés, nous ne sentons plus rien. Dans cette énorme boîte de conserve, l'ambiance est bon enfant, nous sommes tous heureux de participer à cette guerre contre le nazisme et ses alliés.

Les U-Boot et les cuirassés d'Hitler qui tentent d'approcher nos convois de ravitaillement sont nos cibles. Notre croiseur sous-marin conçu pour une guerre de course n'est pas dans ce type de mission à

son avantage. Chacun d'entre nous préférerait que notre magnifique vaisseau soit dans le rôle du chasseur plutôt que dans celui de l'ange gardien. Notre armement est pour l'époque ce qui se fait de mieux. Pourtant nous sommes presque aveugles. Les Américains n'ont pas souhaité doter notre bâtiment d'un radar. Trois d'entre nous sont toujours obligés de passer chaque instant de navigation de surface à la vigie dans la baignoire. Cette navigation à découvert est dangereuse. Bien qu'elle nous permette d'alimenter en air nos personnes, nos moteurs diesel et de recharger les batteries pour nos groupes de propulsion électrique, l'ennemi peut nous surprendre. Pourtant le commandant privilégie cette configuration moins avare en carburant. Les moteurs ronronnent, notre étrave fend l'eau avec grâce et rapidité. Le maître à bord surveille notre progression avec inquiétude, nous avons un rendez-vous important.

Je viens de rejoindre la cambuse. Après un échange aimable avec le cuistot, je me lance dans la préparation d'un nouveau café pour les camarades qui vont bientôt nous rejoindre.

Glissant mes doigts dans ma poche j'en ressors une grosse montre à gousset : ce cadeau fait par mon père le jour de mon engagement est mon bien le plus précieux. Avant de l'ouvrir, comme à mon habitude je caresse son boîtier de métal blanc. Le léger clic me fait apercevoir celle qui a pris mon cœur. Les aiguilles vont bientôt se rejoindre, minuit est proche. Déjà, j'entends la relève qui se prépare. Elle est toujours accompagnée par les grognements de ceux qui ont du mal à trouver le sommeil. Machinalement, avant de refermer le couvercle, mon regard s'attarde encore un instant sur la petite photo cachée. Regarder

le sourire de la très belle Rozenn me fait soupirer de façon stupide. Comme chaque fois, je frotte de mon pouce le mince verre avec l'espoir désuet et irrationnel de voir disparaître la fine fêlure qui enlaidit le magnifique visage. Puis pressant mes doigts j'entends le claquement sec et métallique, le couvercle s'est refermé sur mon trésor. Cette montre et cette minuscule photo sont les seuls liens qui me restent avec ma terre natale.

Je perçois encore des râlements, pour les hommes s'habiller dans un endroit aussi exigü et sombre n'est pas toujours facile, pourtant il est nécessaire d'y mettre toute son attention. La nuit, la mer vous entoure d'un froid mordant, lentement, insidieusement il émousse vos sens. Dehors nous sommes les yeux et les oreilles du sous-marin. De la vigilance des vigies dépend la vie de tout l'équipage.

Le danger est partout...

Aucun des hommes, malgré l'inconfort de cette surveillance, ne laisserait son tour. Chacun de nous a hâte de pouvoir respirer le bon air.

Je regarde avec envie mes camarades emmitouflés dans leurs cirés à col fourré. Ces derniers échangent des paroles aimables en avalant rapidement le café que je leur propose. On plaisante sur le mal de mer. Cette nuit, bien que le roulis soit léger, il peut surprendre les plus endurcis. Avant de regagner sa bannette, notre cuistot avec son accent rocailleux venant des bas quartiers de Londres ne peut s'empêcher de lancer en riant :

– Ne le redonnez pas aux poissons, ils pourraient en crever.

À quelques pas de nous se tient notre maître après Dieu, ce capitaine de frégate affectueusement surnommé le Grand Louis donne ses consignes. Il porte en permanence un sourire qui réchauffe les cœurs, il est un homme bienveillant. Sous ses ordres, nous sommes cent vingt-neuf hommes. Dont trois marins de Sa Majesté le roi George VI.

Les trois vigies actuellement dans la baignoire sont en poste depuis trois quarts d'heure, elles commencent à s'impatienter. La fin de leur quart arrive et les hommes sont frigorifiés. Sur cette étendue noire de l'océan souffle un vent glacial qui les a congelés sans discontinuer.

C'est au moment de l'ouverture de l'écouille faite par le premier matelot de l'équipe de relève que nous entendons le cri :

– *Alerte, avion alerte.*

De son poste de vigie arrière un quartier-maître d'expérience n'avait pas lâché ses jumelles, il regardait une dernière fois vers la poupe avant de se préparer à descendre se réchauffer dans la coque. Son geste fut comme suspendu. Il ne mit qu'un petit instant à comprendre ce qu'il venait de voir : un rayon de lune s'était répercuté sur un objet de grande taille.

La vision avait été brève. Mais il en était certain, cette lueur étrange ne pouvait provenir que d'un avion volant aux raz des eaux, un patrouilleur venait dans notre direction. Son équipage avait dû repérer notre sillage formé de traces d'écumes, nous aussi avions été trahis par notre vieille lune. Suivant les consignes, sans le moindre cafouillage les trois vigies plongèrent une à une par le trou d'homme de l'écouille.

La dernière position de l'appareil volant ne laisse planer aucun doute. Il va nous attaquer par notre arrière. Pour son équipage, l'affaire devait être entendue, nous n'avions aucune chance...

Grand Louis réagissant rapidement ordonne :

– *Plongée d'urgence, barre à tribord toute.*

Il espère faire un évitement.

Les claquements provenant du verrouillage de l'écoutille exécuté par la dernière vigie et le bruit du glissement de son corps sur l'échelle agissent comme un signal. Dans une sorte de ballet mille fois répété, ceux qui sont réveillés s'accrochent à tout ce qui peut les empêcher de tomber. Dans l'urgence, la préoccupation du bien de l'équipage devient très secondaire.

Les secondes s'égrainent, la lumière rouge et lugubre de l'éclairage du poste de combat fait disparaître la joie. Sous le contrôle des deux ingénieurs du bord, les yeux encore gonflés de fatigue, les mécanos ouvrent et ferment avec rapidité les vannes de purge. Le bruit des ballasts en train de se remplir me semble durer une éternité.

Déveine ou incompetence : cela n'a plus d'importance, comment accepter de mourir sous les coups de notre propre aviation. Pourtant, la position de celui qui vient dans notre direction ne permet pas le doute : il fonce sur nous et sa manœuvre nous indique clairement qu'il nous a pris pour cible.

Je rage en sachant que les maîtres de ce ciel portent sur leurs ailes et sur leur empennage l'étoile de l'aviation américaine. Tout le bâtiment se met à trembler, des craquements sinistres se font entendre :